

Aller au cinéma

Catherine Martin

Number 195, July 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94199ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, C. (2020). Aller au cinéma. *24 images*, (195), 54–56.

Aller au cinéma

PAR CATHERINE MARTIN, cinéaste



↑ Vivre sa vie de Jean-Luc Godard (1962)

**Entrer dans une salle
de cinéma, s'asseoir et
attendre que les lumières
s'éteignent, c'est une façon
de s'affranchir du réel et
de pénétrer dans le mystère.**

L'art cinématographique a besoin de cette obscurité pour nous offrir une forme de liberté, d'indépendance d'esprit et, dans le même temps, une communion. Nous sommes là, plongés en nous-mêmes, isolés tout en étant proches les uns des autres et nous partageons *au même moment* ce fil invisible qui nous relie.

Combien de fois suis-je sortie d'une projection où chacun des spectateurs se levait lentement de son siège, en silence, ému comme moi par ce que nous venions de voir ? Le silence se poursuivait parfois jusqu'à l'extérieur, devant la salle de cinéma comme si celle-ci devenait l'autre du mystère. Que s'était-il passé ? Personne ne pouvait vraiment répondre à cette question, du moins sur le coup. Puis, les gens se dispersaient et le film continuait son œuvre secrète en chacun de nous.

Du temps de mon adolescence, on ne pouvait voir les films que dans une salle de cinéma ou à la télévision. Je ne me souviens plus de la première fois où je suis allée au cinéma, mais je me souviens qu'à partir de l'âge de 13 ans, j'y allais seule, curieuse de voir des films de toutes sortes (sauf les *blockbusters* hollywoodiens dont je n'ai jamais été très friande). Le cinéma a été pour moi une manière de devenir plus indépendante et, sans que je m'y attende, de ressentir parfois un ébranlement, un choc. Comme en sortant de la projection de ce film de Bergman, *À travers le miroir* vu à 15 ans dans un cinéma de répertoire à Québec et qui a eu pour effet de me révéler ce que pouvait être l'art cinématographique. Ainsi, même si on n'y comprenait rien, on pouvait être transformés profondément par un film et être imprégnés de son mystère. Je n'ai jamais oublié cette sensation. J'ai senti la même chose à plusieurs reprises par la suite, mais je crois qu'on garde inscrite en nous cette première fois comme un *marquage* temporel.

Pour moi, l'expérience de voir un film en salle est aussi liée à mon attachement profond à la pellicule, ce support devenu pratiquement désuet de nos jours. J'éprouve encore un peu de nostalgie à ne plus voir qu'à la Cinémathèque (heureusement qu'elle existe !) le doux tremblement d'une image 35mm ou 16mm projetée, le velouté de cette image, les changements de bobines, les égratignures qui ajoutent une forme de vie à celle qui se déroule sur l'écran : l'imperfection de la vie.

J'ai eu du mal à me faire aux projections numériques. Je trouvais que la perfection technique m'enlevait une sorte de magie, voire de mystère. Mais voilà qu'en 2015, lors d'un séjour à Lyon en France pendant le Festival Lumière, j'assiste à l'avant-première de la version restaurée en numérique de *La passion de Jeanne d'Arc* de Carl Theodor Dreyer, avec un magnifique accompagnement à l'orgue.

Je connais ce film depuis très longtemps, l'ayant vu jeune la première fois à la télévision puis revu en salle et en DVD je ne sais plus combien de fois. Ce jour-là, à Lyon, je le revoyais sur un écran immense, avec un public de plusieurs centaines de personnes qui avaient les yeux rivés, en silence, sur ce chef-d'œuvre du muet, restauré et numérisé avec soin. Et je pleurais, bouleversée, comme si je voyais le film pour la première fois.

Il y a des films qui transcendent le temps et dont la puissance reste mystérieuse. C'est la beauté du mystère et de son pouvoir sur nous. Je crois avec ferveur que la salle de cinéma est le seul lieu où il est encore possible de ressentir ce mystère. Car comment être ému par la magie des ombres et de la lumière dans son salon ou sur un écran d'ordinateur ? C'est souvent un pis-aller et, pour bien des gens, on y « consomme » (quel vilain mot !) des films.

Le cinéma en tant qu'art ne peut être consommé. Il demande du temps, le recueillement, le rituel d'une projection en salle, autrement dit le sacré. Ces temps étranges que nous vivons vont-ils nous ramener à cette nécessité ? Souhaitons-le. Souhaitons-le ardemment.